

*Sur les collines du Rwanda,
vingt ans se sont écoulés
depuis la nuit du génocide des
Tutsis. Pendant cent jours, les
hommes furent tués comme
on abat une forêt. Et tout
s'arrêta, et il fallut reconstruire.*

Benjamin Loyseau
*a arpenté les montagnes
de Bisesero, hauts lieux de la
résistance où s'accroche une
poignée de rescapés.*

LE MURMURE DE BISESERO



Les montagnes sont
majestueuses, mais rudes.
Un vent âpre et glacé
souffle en hiver.



EDISON TUEUR DANS LE DÉNI

«J'ai rencontré Edison pendant mon deuxième voyage –j'en ai fait trois en tout. Ce sont des rescapés qui m'ont mené à lui. Edison est un tueur ou plutôt l'a été, il est libre, remarié et père de quatre enfants aujourd'hui. Il dit que son passé ne lui pèse pas trop: "Moi, je suis invité aux mariages et on vient me le dire en personne." Tout au long de la discussion, un rescapé a écouté. Il connaissait son histoire et je n'ai pas senti d'animosité. C'était troublant, très troublant.

L'histoire d'Edison commence pendant le génocide, à l'été 1994. "J'étais membre exécutant, pas planificateur", dit-il. Hutu, il est né en 1953 à Biseseero, où il a toujours été agriculteur. Il admet avoir participé aux battues, mais il ne reconnaît pas "avoir découpé". Il a été "forcé": "C'était eux ou nous." À la radio, il a

entendu les autorités dire "sans ambiguïté" qu'il fallait "les massacrer tous". Une première fois, puis une deuxième et une troisième, il a fait la chasse. "On nous avait dit que les Tutsis arrivaient avec leur longue queue." Edison a découvert à la fin du génocide une grotte où un groupe se cachait. Il l'a montrée aux tueurs: "Les Tutsis se défendaient avec des gourdins et des pieux."

Il n'en dit pas plus. Le passé est passé, Edison voudrait l'enterrer. Il a été arrêté en avril 1995, quand des rescapés sont revenus à Biseseero. Il cultivait leurs champs. "J'ai nié les faits."

Frappé, il a passé trente jours à l'hôpital avant d'être envoyé à la prison de Kibuyé, la préfecture de la région. Là, il s'est converti au christianisme. Jugé en 2006, onze ans après son arrestation, il a comparu devant un tribunal de villageois et a reconnu avoir participé sans tuer. Il a été libéré. Puis il a été dénoncé comme tueur. Il est alors repassé devant le tribunal et a été condamné à dix ans de prison. Il en avait fait douze, il a été libéré à nouveau.

À la fin de la discussion, Edison répète qu'il n'a rien fait, pas tué, juste participé. Plus tard, j'ai croisé des condamnés pour meurtres en train d'effectuer des travaux d'intérêt général. Ils étaient sept, qui sciaient du bois sur la piste. J'ai un peu discuté, mais ils étaient mal à l'aise. Et là, je n'ai pas pu m'empêcher de me dire ceci: "Si vingt ans plus tard, tu es encore en train de scier du bois, c'est que tu as fait quelque chose."»



Sur la colline, le temps est long, l'argent est rare. On boit beaucoup de bière de banane.



ANITA RESCAPÉE DES MARAIS

« Anita est la première personne que j'ai rencontrée au mémorial de Bisesero. C'était à Noël et il n'y avait personne, sauf Anita. Nous avons commencé à parler au pied du mémorial, elle m'a expliqué qu'elle était d'ici. Elle était gentille, elle parlait français. Plus tard, j'ai revu Anita à Kigali, la capitale du pays. Je lui ai demandé de m'aider et elle a accepté. Nous sommes revenus ensemble à Bisesero pour arpenter les collines, mais son attitude a fini par m'intriguer. Plus je creusais, plus je la trouvais en décalage. Elle était trop discrète, trop sur la réserve, trop citadine. Ça ne collait pas. Un soir, Anita m'a tout expliqué : elle n'était pas une rescapée de Bisesero, mais de Nyamata, une ville au sud de Kigali, dans une région de marais où beaucoup de gens ont été tués. Je lui ai demandé pourquoi elle avait biaisé. Elle m'a raconté que ce travail au mémorial de Bisesero était le premier. Elle allait se fiancer et avait besoin d'argent.

Alors, quand la Commission nationale de lutte contre le génocide (CNLG) lui a proposé un emploi, elle a tout de suite accepté. On lui a donné une consigne : *"Si un touriste te demande, tu dois dire que tu es de là."* Elle l'appliquait. Elle n'avait aucune intention cachée, elle voulait juste bien faire. Elle m'a raconté son histoire dans les marais, la mort de sa mère avec sa petite sœur sur le dos et de toute sa famille. Là, je savais que c'était vrai. Et j'ai compris qu'elle ne m'avait jamais vraiment menti, qu'elle avait voulu bien faire. C'est une femme intelligente, sophistiquée. Elle savait qu'elle n'était pas à sa place ici, chez ces gens qu'elle ne connaissait pas, dans cette histoire dont elle n'avait eu que des échos. C'est difficile de se représenter l'effort exigé par la reconstruction. On est seul, on n'a plus rien et il faut avancer. À Kigali, j'ai rencontré un jeune homme qui faisait moto-taxi. Il s'appelait Petit Louis et était rescapé de Bisesero. En 1994, Petit Louis avait entre 3 et 4 ans. Il s'était caché avec plusieurs centaines de Tutsis dans une grotte et il est le seul à avoir survécu. Plus tard, il a voulu récupérer les terres de ses parents morts, mais son grand-oncle les avait prises et a refusé de les rendre. Au début, je doutais de l'histoire, mais j'ai retrouvé le grand-oncle de Petit Louis à Bisesero. Il était chez le coiffeur, dans le village de Gisovu, à côté d'une usine à thé. C'était un homme âgé, j'ai voulu lui parler. Il a refusé de discuter. Alors, j'ai cru Petit Louis. »



Les rescapés sont très seuls,
isolés, pauvres. Le contact
est difficile. À Bisesero, tu
marches sur le passé.





ÉTIENNE FACE À L'ÉNIGME

« Étienne a 43 ans aujourd'hui, il en avait 23 en 1994. C'est un rescapé, un miraculé aussi. Cultivateur, il vit de peu. Parfois, Étienne se demande ce qu'il fait là. Il a besoin de parler, et il parle beaucoup avec sa femme, Espérance, née en 1981. Ils se sont mariés trois ans après le génocide. Étienne est Tutsi. Elle est Hutu et pense que ceux qui ont tué "étaient des bêtes sauvages". Ils se sont croisés à l'usine à thé de la colline. "Je n'ai pas hésité quand je l'ai rencontrée." Il n'y avait "aucune fille" pour le mariage, le génocide était passé par là. Alors "même si ma femme est de l'autre camp", ce n'est pas grave. Lui avait besoin de "parler du passé", besoin aussi de construire une famille. Du génocide, il garde une blessure par balle au poignet: "C'est dur pour mon travail." Ils ont trois enfants.

Étienne aurait dû mourir: "On peut compter les jours passés sur terre, mais pas ceux qui nous restent." Pendant cent jours, il a été pourchassé par les milices, les soldats et la population. Il fait partie de la poignée de survivants. Pour lui, tout s'est joué le 27 juin 1994 quand il a vu arriver sur la piste des jeeps françaises. "Je suis sorti, car je n'avais plus rien à perdre." Les Français étaient un petit groupe de soldats de l'opération Turquoise. "Ils étaient perdus, c'est vrai que c'est un coin perdu ici." Avec d'autres survivants, Étienne tente d'expliquer la situation. "Les Français nous ont dit qu'ils étaient une équipe réduite, qu'ils n'avaient pas les moyens de nous protéger, que des secours allaient venir dans

trois jours." Les survivants se regroupent alors pour se cacher. "On nous a massacrés pendant ces trois jours avec un regain d'énergie, je me suis battu avec tout ce que j'ai trouvé: une lance, des cailloux, un coupe bananes... C'est pendant ces trois jours que j'ai perdu toute ma famille." Étienne a longtemps cherché à comprendre ce qui s'était passé ce 27 juin. Un détail l'a tourmenté en particulier: les soldats français étaient accompagnés d'un chef milicien, un de ceux qui les massacraient. "Pourquoi?" Cela fait vingt ans qu'il s'interroge, qu'il tente de percer l'énigme. Je lui donne le maximum d'informations. Et voici ce qu'il me dit: "Alors, j'ai eu la chance de tomber sur les Français, et pas de chance à cause des massacres redoublés." »

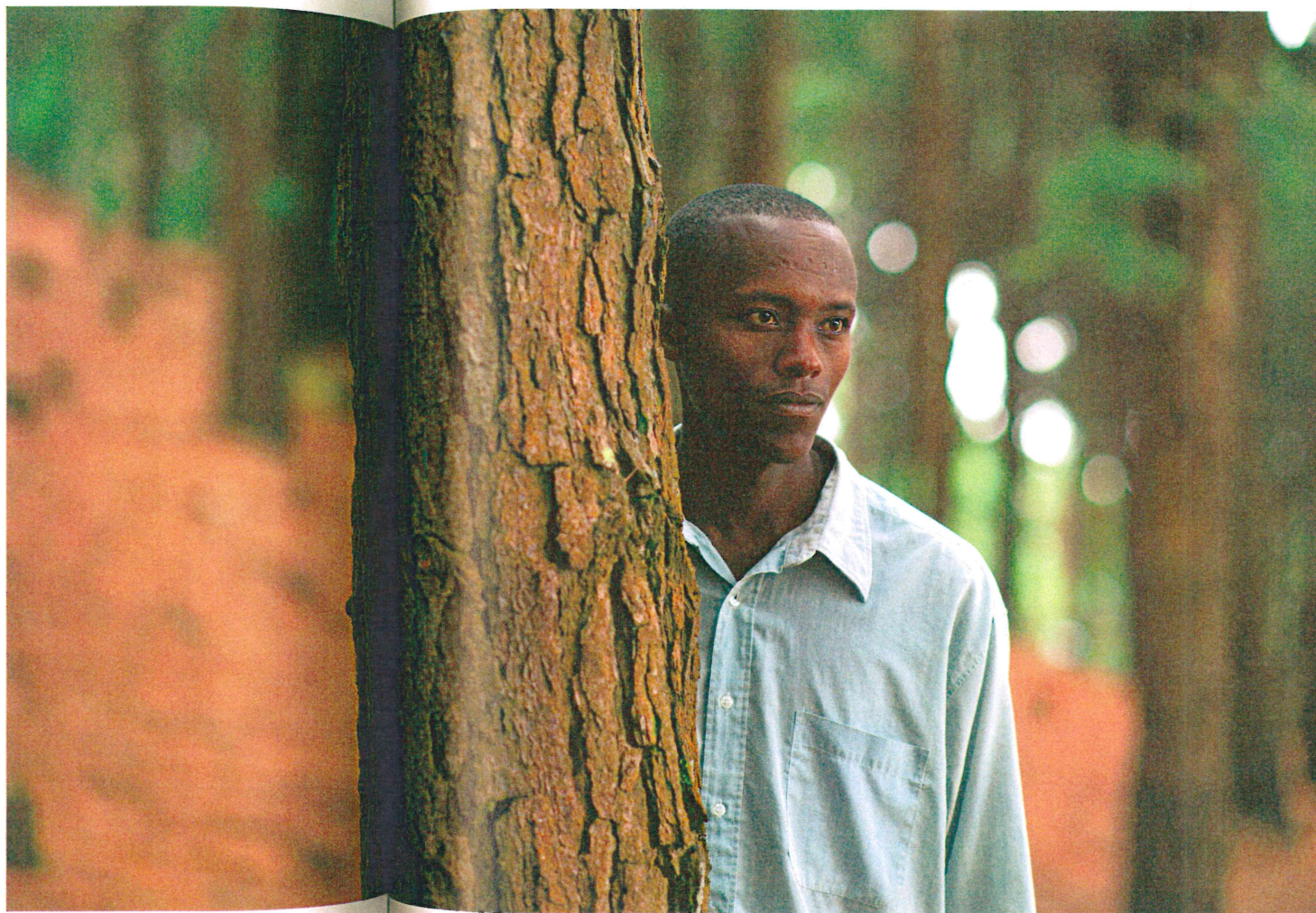
Chaque année, des bouquets
sont déposés sur les flancs de
la montagne, là où les morts
ont été découverts.



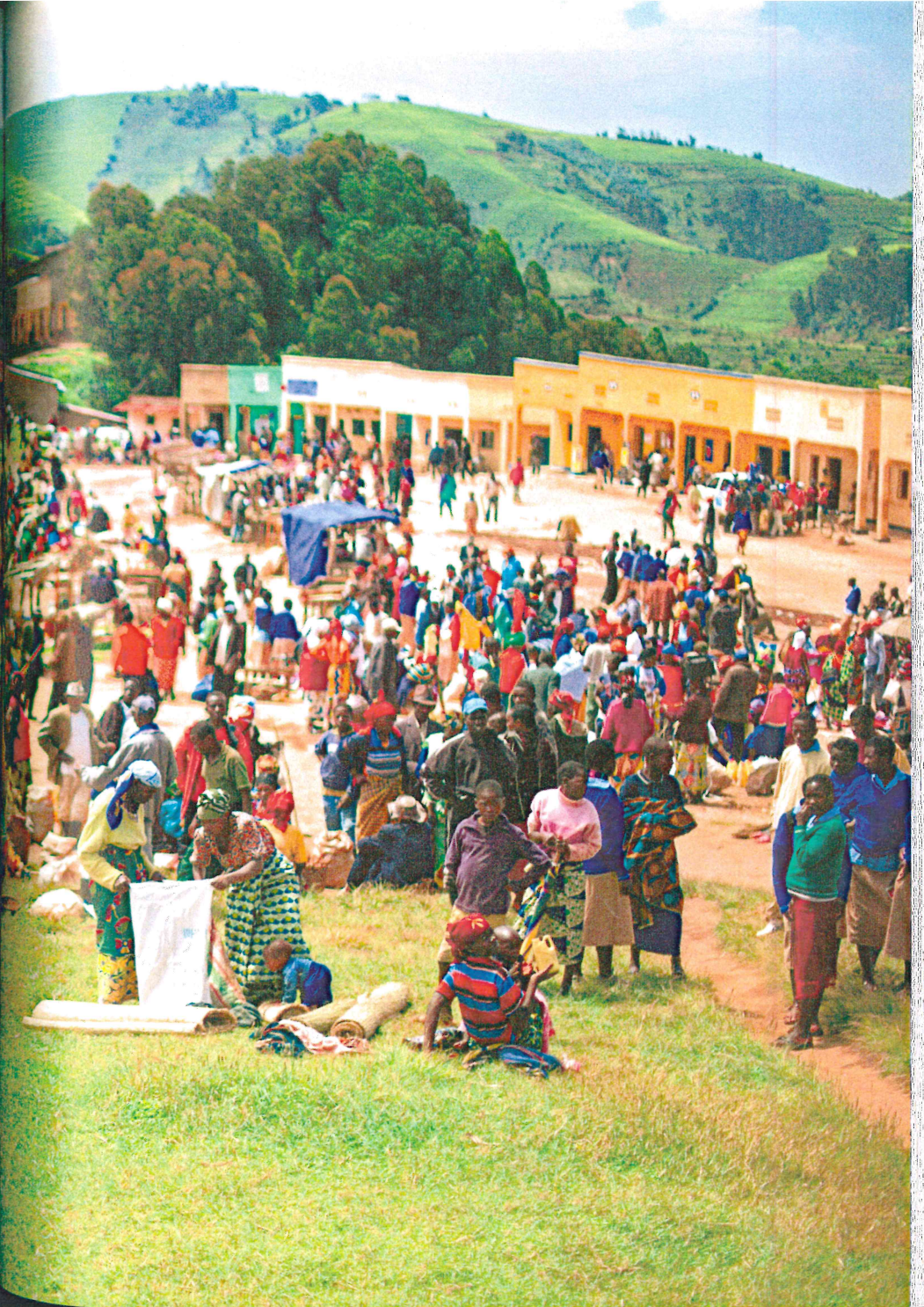
FÉLICIEN QUI N'Y A PAS CRU

« Il aurait aimé que sa famille le voit avec une chemise. Mais tous ou presque ont été assassinés : sa mère et deux de ses frères le 13 mai 1994, deux autres frères le 14 mai, sa grand-mère juste après, et son père en juin. Enfant, Félicien avait des migraines, d'où ses scarifications. Né en 1982, il était le deuxième de six enfants. Il se souvient des copains, disparus. "Ils étaient là et, d'un coup, ils n'ont plus été là." Avec ses amis, il jouait au foot et, déjà, dit-il, on parlait des Tutsis comme des "serpents". Bien avant le génocide, ses parents lui avaient appris à ne pas répondre quand on lui demandait s'il était tutsi. Alors il ne répondait pas, mais "sans croire à tout cela". En avril 1994, aux premières heures du génocide, alors que la montagne était encore calme, ses parents ont tout de suite dit : "Ça y est, c'est la fin, la catastrophe. Le malheur est là." Félicien avait 12 ans, les mots sonnaient comme un mystérieux rébus. "Je n'y croyais pas." Le 9 avril, deux jours après la mise en marche de la machine à tuer, il voit des maisons incendiées. "Nous avons fui dans la montagne." Comme tous les Tutsis, ils sont

pourchassés. Ils doivent disparaître, être effacés de la surface de la Terre. Le gamin court, se cache. Sa mère et ses frères tombent. Félicien court toujours. Il reçoit deux balles : une à la jambe, une à l'abdomen. Il continue de courir. Il claudique, il n'arrête pas sa course. À la fin juin, il entend dire que "des Blancs sont là". Il s'approche, mais arrive trop tard. "On m'a averti que les soldats français allaient revenir dans trois jours, j'étais plein d'espoir." Il se souvient des miliciens qui, du sommet des montagnes, regardaient avec surprise les rescapés sortir de leurs cachettes pour essayer de rallier les Blancs. "Ils croyaient nous avoir tous tués." Il tente de regagner sa cachette, une grotte, la même que celle de Petit Louis qui sera l'unique survivant. "Les miliciens nous suivaient pour découvrir les caches." Il marche lentement. "J'étais fatigué, fatigué." Quand il arrive à la grotte, il découvre que tous ont été massacrés. Ils étaient "plusieurs centaines". Plus tard, bien plus tard, Félicien a reconnu deux tueurs incarcérés dans la prison de Gisovu, un village de la montagne. "Ils ont été condamnés à des travaux forcés, ils sont libres maintenant." Plus tard encore, des tribunaux villageois ont rendu la justice. Il y a eu beaucoup de condamnations, quelques amnisties. Les prisons se sont vidées avec le temps, les anciens tueurs ont retrouvé la liberté. Félicien vit avec eux sur la colline. "Je ne sais toujours pas qui a tué ma famille et comment." »



Les jours de marché, au village de Gakuta, anciens fumeurs, rescapés et jeunes de moins de 20 ans se croisent.



« TOI, JE TE RECONNAIS! »

Il faut bien regarder cette photo de Benjamin Loyseau, prise au Rwanda en 2011. C'est une image qui renvoie au passé. Sur les collines, l'histoire ne s'oublie pas.

Benjamin Loyseau était venu au Rwanda pour essayer de comprendre: « J'avais 20 ans en 1994. Que s'était-il passé? Comment cela avait-il été possible? Je faisais face à un gouffre. J'avais entendu parler de Bisesero, des événements tragiques qui s'y étaient déroulés. J'y suis allé. »

Les collines de Bisesero forment une chaîne montagneuse, à l'est de ce petit pays. Dominant à 2 000 mètres d'altitude le lac Kivu, un des plus grands d'Afrique, elles surplombent aussi la préfecture de la région, la ville de Kibuyé. Bisesero est un enchevêtrement escarpé que l'on atteint par des pistes de terre et de pierres.

En 1994, des milliers de Tutsis – 10 000, 20 000, 30 000... – s'étaient regroupés dans ces montagnes pour résister à l'extermination. À la fin du génocide, il restait une poignée de rescapés, de l'ordre de 800. Les chiffres imprécis donnent une faible idée du drame. C'est pour essayer de l'appréhender que Benjamin Loyseau enquêta.

Parti de Kibuyé en voiture, il grimpe dans la montagne. En ce mois de décembre, les pistes sont boueuses, le froid est vif. Il se perd, demande son chemin dans un village. Un homme accepte de le guider. « Dans la voiture, nous avons parlé de tout et de rien. Le gars n'était pas très bavard. » Ils arrivent à Bisesero.

Ce jour-là, des hommes et des femmes travaillent à l'entretien

« Un rescapé au bras tendu accusait mon guide: "Tu es venu avec des Français il y a vingt ans..." »

du mémorial où reposent des centaines de victimes du génocide. Le photographe commence à discuter quand, soudain, il entend des hurlements. « Il y avait de la rage, des larmes aussi. Un rescapé au bras tendu accusait mon guide: "Toi, je te reconnais! Tu es venu avec des Français il y a vingt ans! Comment oses-tu revenir avec un Français?!" Je me suis

fait hurler dessus. Je ne comprenais rien. Les gens étaient très émus, bouleversés, en colère. »

Les femmes, intriguées par la force du cri, tournent la tête. Un homme s'approche, bâton à la main. À la puissance de l'interpellation succède le silence, c'est le moment de la photo. Le bras de l'accusateur, un rescapé, reste tendu vers l'interpellé qui détourne le regard. Pied posé sur

un petit muret, casquette à la main, protégé par ses lunettes, presque nonchalant, il esquive. Comme s'il n'avait rien entendu, comme s'il ne voyait rien. Cet homme, qui ne voit rien et n'entend rien, s'appelle Jean-Baptiste Twagiryezu. Je l'ai rencontré moi aussi, des années plus tôt. C'était pendant le génocide, en 1994.

Français, j'étais avec d'autres Français et, déjà, en un même geste, il avait été désigné du doigt: « Lui, je le reconnais! Il s'appelle Jean-Baptiste Twagiryezu et c'est le chef des miliciens! » 1994-2011. Le même lieu, le même bras tendu, la même accusation lancée contre le même homme. Sans le savoir, sans le vouloir, le photographe s'est trouvé pris au piège d'une histoire écrite dix-sept ans plus tôt. Le 27 juin 1994, nous étions trois journalistes et un petit groupe de soldats de l'opération Turquoise à être partis à la recherche de survivants à Bisesero. À Kibuyé, des bonnes sœurs nous avaient parlé des massacres qui se déroulaient sur ces collines, de la chasse aux Tutsis toujours en cours. Comme Benjamin Loyseau, nous nous étions égarés dans les collines. Un guide, un instituteur hutu croisé dans un village, nous a menés à Bisesero. Au détour de la piste, nous sommes tombés sur un groupe de rescapés, des ombres pourchassées depuis trois mois: « Tous ceux qui n'ont pas réussi à fuir ont été tués, il y a des morts partout. »

Des morts, il y en avait effectivement partout. Un des survivants s'est approché et a tendu le bras nerveusement vers le guide: « Lui, je le reconnais! Il s'appelle Jean-Baptiste Twagiryezu et c'est le chef des miliciens! C'était mon professeur! Je le reconnais! »

– Tu en es sûr? l'a interrogé le colonel français qui commandait le petit détachement.

– Oui! Il est venu ici tout le temps nous

attaquer. C'est un chef des miliciens.

Il a tué ma sœur et mon frère! Je le reconnais! C'était mon professeur.

– Tu en es bien sûr?

– Oui, je l'ai vu. Un jour, il est venu avec

le préfet de Kibuyé et ils ont discuté

longtemps ensemble. Après, c'est devenu

encore plus difficile pour nous. La chasse

s'est durcie. »

Le colonel a promis que des secours

viendraient dans trois jours. Nous

sommes repartis, avec Jean-Baptiste

Twagiryezu, l'instituteur-chef de

miliciens. Le soir même, le colonel

a informé sa hiérarchie. Qui n'a pas

bougé. Et les attaques ont continué.

Jusqu'à ce que d'autres soldats

français arrivent trois jours plus tard « par hasard ». L'imbrroglio a justifié l'ouverture à Paris d'une instruction judiciaire, toujours en cours.

En ce mois de décembre 2011, quand le cri: « Comment oses-tu revenir avec un Français?! » résonne au mémorial de Bisesero, le temps brutalement se contracte. Dix-sept ans se sont écoulés, mais c'était hier. Dans les cris qui fusent, dans le saisissement des rescapés, il faut entendre l'écho du 27 juin 1994.

Benjamin Loyseau prend alors son guide à part. Le photographe comprend que l'homme désigné est celui qui nous avait guidés, l'instituteur-chef de milice. Ils embarquent en voiture, repartent.

La discussion est orageuse. Jean-Baptiste Twagiryezu proteste de son innocence. Condamné à onze ans de prison pour avoir tué, libéré depuis, il nie tout. Il n'a rien fait, dit-il, jamais participé aux attaques. « Je ne me sens pas coupable. La preuve? Je ne serais pas retourné avec toi à Bisesero... » •

Patrick de Saint-Exupéry

Le murmure de Bisesero



BENJAMIN LOYSEAU

Le troisième génocide du XX^e siècle

Le mot «génocide» est apparu pour la première fois en 1944. Raphaël Lemkin, un juriste polonais réfugié aux États-Unis, l'a formé à partir de la racine grecque *genos* («naissance», «genre», «espèce») et du suffixe *cide*, qui vient du terme latin *caedere* («tuer», «massacrer»). Un génocide est l'anéantissement délibéré, systématique et programmé d'une population désignée à laquelle il est reproché «d'être née». Trois génocides ont été reconnus par l'ONU : celui des Arméniens en Turquie, celui des Juifs dans l'Europe nazie, celui des Tutsis au Rwanda. Le génocide des Tutsis, le dernier du XX^e siècle, a débuté en avril 1994. Il a duré cent jours et a été d'une efficacité foudroyante. Au moins 800 000 personnes ont été tuées. Pour l'historien Raul Hilberg, ce fut un «génocide sous sa forme la plus pure».

JOSÉ NICOLAS

Une mécanique de précision

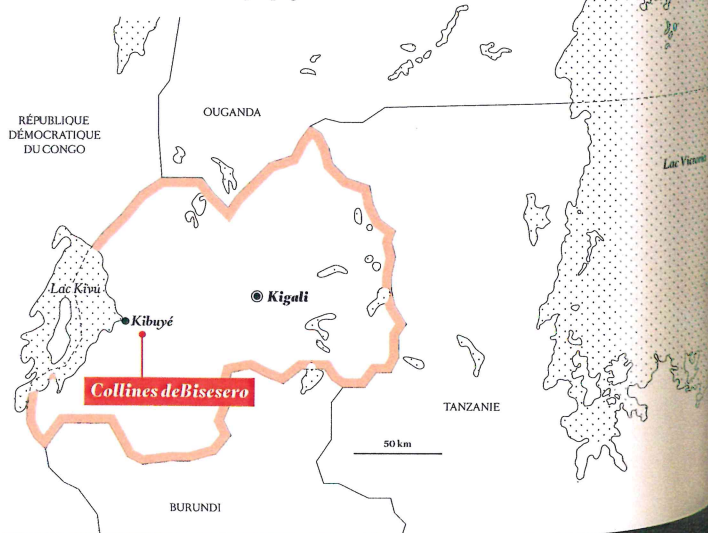
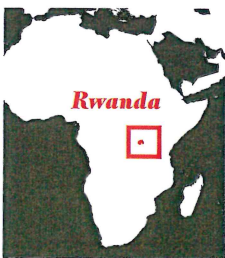


Un groupe de miliciens hutus à l'entraînement, le 24 juin 1994.

En dépit des apparences, le génocide des Tutsis du Rwanda a été construit comme une mécanique de précision. Dès les premières heures, des barrages ont été dressés à travers le pays par des milices, avec le soutien des autorités, de l'armée, de la gendarmerie et de la police. Du jour au lendemain, il est devenu impossible de circuler sans montrer ses papiers d'identité, sur lesquels figuraient les mentions «Hutu», «Tutsi» ou «Twa». Les Tutsis, surnommés «les cafards», mouraient sur le champ. Très rapidement, la population a été incitée à se joindre à l'extermination, sur le thème du «eux ou nous». Des machettes et des armes ont été distribués en masse, des tours de «travail» ont été organisés. C'est qu'il ne suffisait pas de tuer, il fallait aussi enlever les corps et prévenir les épidémies. Les autorités ont organisé et encouragé l'extermination. La radio des Mille collines, créée un an auparavant, a véhiculé le discours de propagande.

Le rôle de Paris

L'attitude des autorités françaises avant, pendant et après le génocide des Tutsis du Rwanda pose problème. Proches du régime qui mena l'extermination, les responsables français – politiques, militaires et diplomates de l'époque – font depuis vingt ans face à de nombreuses interpellations. François Mitterrand, chef de l'État en 1994, est au cœur de la polémique. Pour lui, il «n'était pas question de châtier les auteurs hutus du génocide», a affirmé son Premier ministre Edouard Balladur. En visite officielle au Rwanda en 2010, le président Nicolas Sarkozy a reconnu que «des erreurs d'appréciation, des erreurs politiques ont été commises ici et ont eu des conséquences absolument dramatiques».



Les trois jours de Bisesero



Le gendarme Thierry Prunnaud à Bisesero, en 1994.

Ce qui s'est passé en juin 1994 sur la montagne de Bisesero figure peut-être au nombre des «erreurs» évoquées par l'ancien président Nicolas Sarkozy. En 2005, plusieurs rescapés de cette région escarpée du Rwanda ont porté plainte contre X devant le tribunal des armées pour «complicité de génocide et/ou complicité de crimes contre l'humanité». Deux éléments posent question à Bisesero. Le premier est lié à l'attitude du commandement de l'opération Turquoise, une opération militaro-humanitaire de 2 500 hommes lancée par Paris aux dernières heures du génocide. Au début de l'opération, un détachement de Turquoise découvre à Bisesero un groupe de rescapés Tutsis et en informe sa hiérarchie. Mais pendant trois jours, rien ne se passe et le massacre se poursuit sur les collines. Lorsqu'un détachement de l'armée française arrive finalement, c'est «par hasard» dira son commandant. Le second élément tient au témoignage d'un soldat français. Adjudant-chef au Groupement d'intervention de la gendarmerie nationale (GIGN), Thierry Prunnaud est à l'origine du sauvetage tardif des rescapés de Bisesero. Pour mener l'opération, il a dû «désobéir». Son témoignage a été diffusé en 2005 sur la radio France Culture : «On regardait, on voyait les gens qui tous les soirs se tiraient dessus, on disait : "Bon, tiens, c'est les Tutsis qui zigouillent les Hutus." On avait ordre de ne pas bouger, de ne rien faire [...]. Un jour, on a désobéi [...]. Et c'est là qu'on a découvert le pot aux roses. En fait, Bisesero est une vallée où 10 000 victimes avaient été tuées. Il en restait 800 dans un état lamentable. C'était lamentable, lamentable. Là, on s'est rendu compte qu'en fait, c'était pas du tout les Tutsis qui tuaient les Hutus, c'étaient les Hutus qui tuaient les Tutsis, qui les massacraient carrément.»



Silence Turquoise
par Laure de Vulpian et Thierry Prunnaud (éd. Don Quichotte, 2012)
Coécrit par une journaliste de France Culture et un ancien soldat de l'opération Turquoise, c'est un travail d'enquête très fouillé sur l'engagement militaire de la France au Rwanda.



Complicités de génocide, comment le monde a trahi le Rwanda
par Linda Melvern (éd. Karthala, 2010)
D'abord publié au Royaume-Uni sous le titre *A People Betrayed*, l'ouvrage de cette chercheuse britannique, ancienne reporter au *Sunday Times*, s'est rapidement imposé.



Rwanda 94
par le Groupov (DVD éd. RTBF)
«Une tentative de réparation symbolique envers les morts.» C'est ainsi que ce groupe de théâtre belge mené par Jacques Delcuvelier présente son travail sur la mémoire. Un spectacle magistral et brillant.

En 1994, au moment du génocide des Tutsis, Benjamin Loyseau avait 20 ans et, dit-il, «j'ai vu les images sans comprendre». Les souvenirs sont éparés et parcellaires : des séquences à la télévision, le sentiment d'une confusion absolue, des tueries désordonnées, voilà tout... Le temps fait son œuvre. Peu à peu, la réalité de l'événement, un génocide, le troisième du XX^e siècle, et son importance s'imposent : «J'ai voulu saisir ce qui s'était passé.» En 2011 et 2012, installé à Nairobi, le photographe se rend à trois reprises au Rwanda où il passe plusieurs semaines à chaque fois. «J'étais interloqué, je n'arrivais pas à imaginer comment la population, tueurs et victimes, pouvait vivre ensemble.» L'implication française dans la tragédie le trouble : «C'est aussi une histoire française.» Son grand-père a été militaire, il se sent concerné. Rien de personnel, juste des interrogations, une nécessité de se confronter à cette histoire qu'il n'a «pas comprise». Alors, pendant des semaines, il va interroger, arpenter les collines, passer de village en village. Il s'installe chez les gens, sous une couverture. Il partage leurs solitudes, écoute leurs mots rares, leurs récits compliqués. Ils sont si nombreux à avoir disparu, et si peu de rescapés. Le terrain est fragile, incertain, mouvant. Il a parfois «froid dans le dos», comme s'il était entouré de «fantômes».